

Dans une petite pension de la Riviera, avait éclaté à une table une violente discussion qui brusquement menaça de tourner en altercation furieuse et fut même accompagnée de paroles haineuses et injurieuses.

BUISSERETH

NATACHA

L'HERITAGE

I

Vers le levant, au-dessus de la mer des Caraïbes, une étroite bande rosâtre, tracée comme au pinceau juste au-dessus de la ligne d'horizon, annonçait le jour proche. L'eau sombre du port, sur laquelle la lune jetait encore ses reflets d'argent, semblait endormie, comme le port lui-même d'ailleurs, et les bateaux, pour la plupart des voiliers de pêche ou de cabotage, amarrés le long du warf mal empierré, poursuivaient on ne savait quels rêves de découvertes. Au-delà de la jetée, derrière les bâtiments portuaires aux toits de tôle ondulée, San Juan s'étagait à flancs de montagne, encore assoupie dans la chaude quiétude de la nuit tropicale.

Sur le warf, un homme marchait à pas comptés, prenant garde de ne pas se prendre le pied dans quelque trou ou de ne pas heurter le corps de quelque pêcheur assoupi. On eut pu, dans l'obscurité relative

de cette fin de nuit, le prendre pour un bossu, mais, en y regardant mieux, on se rendait compte que sa pseudo-bosse était un lourd sac tyrolien qu'il portait sur le dos, à la façon d'un soldat.

L'homme était grand et de carrure athlétique. Son visage, quoique jeune, était marqué, tanné par le soleil et tous les vents du monde, et ses cheveux frisés, coupés courts, lui donnaient vaguement l'air d'un militaire nouvellement démobilisé. Là s'arrêtait d'ailleurs la ressemblance, car l'inconnu portait une chemise au col ouvert, une veste de chasse, un pantalon de grosse toile bleue du type « blue-jeans » et des espadrilles à semelles de corde.

Du regard, l'homme inspectait les voiliers à l'amarre, comme pour y déceler un signe de vie quelconque. Mais rien ne bougeait et, entre ses dents serrées, le promeneur matinal se prit à maugréer :

— Je me demande bien comment je vais pouvoir atteindre Nippes. Pas de lignes régulières et, si je ne trouve pas un

quelconque rafiot dont le patron ne craindrait pas les foudres du président Duvalier, il faudra me résoudre à prendre l'avion, comme un vulgaire touriste... Je m'étais pourtant bien promis de commencer et de terminer ce voyage en clochard ou, tout au moins, en boy-scout.

Il se mit à rire et murmura encore :

— Préjean Mervil, le raccommodeur d'assiettes brisées, le Chevalier des Plaies et des Bosses, voyageant pour son plaisir, et en boy-scout encore ! C'est à ne pas y croire. La Martinique, la Guadeloupe, les Iles Vierges, Porto-Rico, Haïti, Cuba, le Mexique, le Honduras, Puerto Rico, San Juan, et le tout sans une seule aventure qui vaille réellement la peine d'être contée. Si cela continue, ce périple caraïbe va se terminer à la façon d'un voyage de l'Agence Cook. À moins que cela ne finisse par tourner mal, ce qui, avec ma fichue habitude d'attirer la foudre, ne m'étonnerait guère.

Mervil haussa les épaules. « Inutile de se tourmenter à l'avance sur ce qui arrivera ou n'arrivera pas demain. L'important, pour l'instant, est de trouver le moyen de continuer mon voyage de la même façon que je l'ai commencé »

À bord d'un schooner amarré tout contre le warf, une lumière brillait. Préjean s'approcha et, à la lueur d'une lampe tempête accrochée à l'un des mâts, aperçut un gros homme occupé à lover un cordage.

— Hé, amigo, cria Mervil en portugais, vous n'iriez pas du côté de Nippes, par hasard ?

...

L'autre releva la tête. C'était un zambo, métis de Noir et d'Indien. Il se mit à rire et, dans son visage sombre, ses dents brillèrent comme de l'argent.

— C'est bien de la République d'Haïti que vous voulez parler, n'est-ce pas, señor ? demanda-t-il.

Mervil hocha la tête affirmativement.

— C'est cela tout juste, dit-il. À ma connaissance, il n'y a pas d'autre endroit, par le monde, qui s'appelle Nippes...

Le large visage du métis était soudain devenu grave. Il cracha devant lui avec mépris.

— Bien sûr, amigo, dit-il, qu'il n'y a pas deux Nippes au monde, comme il n'existe guère non plus deux chiens galeux comme Jean Claude Duvalier et ses tontons macoutes, que le Diable emporte !

— Jean Claude Duvalier ? interrogea Préjean. Vous voulez sans doute parler du président d'Haïti ? ... Vous n'avez pas l'air de le porter dans votre cœur...

— Le porter dans mon cœur, ce tyran ! ce chien puant... Un jour, señor, je m'étais aventuré jusque dans les eaux de Port-au-Prince, afin d'y jeter mes filets. Une vedette de la police de Duvalier m'a surpris et j'ai été mené en prison. Là, savez-vous ce qu'on m'a fait ? ... Regardez, señor.

L'homme se baissa et, relevant sa chemise, montra son dos qui, à la lueur de la lampe, apparut zébré de marques livides. Ces marques étaient vieilles déjà, mais elles ne faisaient qu'affirmer davantage la férocité avec laquelle le métis avait été fouetté.

— J'étais en faute, bien sûr, continuait celui-ci. Mais inflige-t-on un tel traitement à un chrétien ?

Mervil ne répondit pas aussitôt. À San Juan, Il connaissait la dictature de Jean Claude Duvalier, le dictateur de la république voisine, et il n'était guère étonné du traitement infligé par ses sbires à l'infortuné pêcheur.

— Je comprends que vous ne désiriez pas retourner à Nippes, fit finalement Préjean, mais, Jean Claude Duvalier ou non, je dois y passer pour descendre vers le sud.

Par un lent haussement d'épaules, le métis marqua son impuissance.

— Si vous devez absolument passer par Nippes, cela vous regarde, señor, dit-il.

Après tout, vous êtes un haïtien, et Duvalier et sa clique vous respecteront sans doute davantage qu'ils ne respectent les pauvres gens d'ici. En tout cas, je ne connais aucun pêcheur, à San Juan, qui accepterait de vous transporter de l'autre côté de l'autre côté de la mer de caraïbes.

— Je possède un visa en règle, risqua l'haïtien.

À nouveau le pêcheur éclata de rire.

— Bien sûr, caballero, vous avez un visa en règle pour Nippes, dit-il, mais en possédez-vous également un pour l'autre monde ?

Mais la gaieté de l'homme, factice d'ailleurs, tomba aussitôt. Il tendit le bras vers l'autre extrémité de la jetée.

— Pourquoi n'iriez-vous pas risquer un coup d'œil jusqu'au port de tourisme ? dit-il. Peut-être auriez-vous la chance de tomber sur quelque yacht de croisière mettant la voile vers l'ouest.

Mervil remercia le métis et se dirigea vers l'endroit indiqué où, dans la pénombre verdâtre de l'aube montante, il pouvait distinguer les silhouettes élégantes de quelques voiliers – cotres, goélettes ou ketchs – aux longues coques claires. « Peut-être aurais-je plus de chances de ce côté », pensa Préjean.

Cela faisait à présent plusieurs mois qu'il avait quitté son domicile à destination des Antilles pour, en sautant d'île en île, gagner finalement l'Amérique Centrale. Après avoir visité la petite république de Puerto Rico, il voulait à présent gagner Haïti et, qu'il désirât y passer ou non, Nippes se trouvait sur sa route vagabonde.

Lentement, le ciel se débarrassait de ses ténèbres et on apercevait au loin les silhouettes déliées des cocotiers frangeant la baie. Comme Préjean allait atteindre la rangée de yachts, son attention fut soudain attirée par des cris dont certains, accompagnée de paroles haineuses et

injurieuses, était lancés par une voix rageuse, dominant tous les autres.

— Bande de crabes chinois, singes sans queues, opisthognathes Si vous croyez avoir ainsi raison d'un Breton de France, vous vous gourez drôlement... On va vous donner une petite leçon de savate.

« Tiens, pensa Préjean, un Français qui, si je ne me trompe, doit avoir maille à partir avec plusieurs adversaires fort mal intentionnés... » Dans la pénombre, il distinguait un groupe d'hommes qui, à coup sûr, ne semblaient pas disposés à échanger le baiser de l'amitié. L'un d'eux, blond et de haute taille, tenait tête aux autres, au nombre de deux ou trois, et résistait avec courage à leurs assauts. Il se servait des poings et des pieds avec une égale maîtrise, mais Mervil comprit néanmoins que, s'il n'intervenait pas au plus vite, l'inconnu aux cheveux blonds ne tarderait guère à succomber sous le nombre de ses assaillants. Il ne se demanda même pas qui avait raison dans cette histoire, ne songeant

qu'à secourir un homme et à mettre sa propre force du côté du plus faible.

D'un coup de reins, Mervil se libéra de son sac et le laissa glisser sur la jetée. Ensuite, en quelques enjambées, il rejoignit le groupe des combattants et entra dans la mêlée avec entrain, distribuant les coups de poing avec l'habileté d'un vieux spécialiste du ring. L'inconnu aux cheveux blonds, encouragé par ce secours inattendu, le secondait avec énergie et, à eux deux, ils ne tardèrent pas à mettre en fuite les agresseurs, trois individus ivres de rhum et qui abandonnèrent sur le terrain les armes les plus hétéroclites, allant du couteau au nerf de bœuf. Préjean, échauffé par le bref combat qu'il venait de livrer, allait se lancer à leur poursuite, quand son nouvel allié le retint, pour dire :

— Inutile de vous essouffler, amigo. Ces gens-là doivent courir mieux qu'ils ne se battent. D'ailleurs, la leçon leur aura suffi, et ils ne reviendront guère se frotter à un tandem de notre force.

Mervil se mit à rire doucement, parce que son interlocuteur, un grand jeune homme d'une bonne vingtaine d'années, solidement musclé et aux cheveux couleur de paille, lui parlait en portugais, langue véhiculaire de San Juan. Mais le jeune homme continuait, toujours dans la même langue :

— Je vous dois des remerciements, señor, car sans vous ces énerguènes auraient sans doute réussi à me faire un mauvais sort.

— Vous ne vous en tiriez pas mal tout seul, il me semble, dit Préjean.

Il avait parlé français et, aussitôt, une surprise joyeuse se peignit sur les traits de son interlocuteur.

— Ah, ça, par exemple ! Est-ce que, par hasard, vous seriez... Mervil eut un signe de tête affirmatif.

— Haïtien, bien sûr, et de Nippes... Mon nom est Préjean
Mervil. Jean pour les intimes...

— Moi c'est Claude, Claude Loarec, de Brest.

Une vigoureuse poignée de main réunit les deux hommes. Pourtant, ce n'était pas la première fois, il s'en fallait de beaucoup, que Préjean entendait prononcer ce nom de Loarec à San Juan.

— Loarec, dit-il, seriez-vous parent avec le grand manitou du pétrole ?

— C'est mon oncle. L'oncle Pierre comme je l'appelle. Il est venu habiter l'Amérique centrale, voilà de nombreuses années, et y a fait fortune. Comme mes parents sont mort au cours de la dernière guerre et que l'oncle Pierre n'avait pas d'enfants, il m'a recueilli et adopté. Je suis donc venu le retrouver ici et l'ai secondé dans ses affaires. Au moment où vous vous êtes lancé à mon secours, j'allais mettre la voile pour prendre, en pleine mer, quelques jours de vacances bien méritées...